

Henri Rodier - *Pierre d'attente et fleurs configurées* -
Ed. du Clapas, Millau, 2013

par MARC WETZEL

450

Ce recueil, de part en part, depuis son titre, fait étrangement dialoguer pierres et fleurs. Il interroge, comme de l'intérieur du réel, les ponts spatiaux et temporels entre le minéral et le végétal. Bien sûr, tout semble d'abord les séparer : la pierre ne capte rien de la lumière qui la baigne, la fleur ferait de bien pauvres éboulis, riches, tumûli, aiguiseurs. L'une est réputée sans monde, l'autre s'y enracine. La pierre est de la roche fragmentée, la plante de la chlorophylle corsetée. Et pourtant, dit tout de suite, et tout de suite étrangement, Henri Rodier :

« *Les fleurs sont des pierres futures* »
ou décrit des « *fleurs scellées aux membranes des éboulis* »
ou remarque « *en résonance avec la pierre cinq pétales configurés* »
ou demande : « *Est-ce la fleur qui fixe la pierre ou la pierre qui fixe la fleur ?* ».

Cette confusion des règnes naturels n'est pas du tout caprice actif de promeneur du dimanche. Dans chacun des très courts poèmes composant le recueil, Henri Rodier restitue, littéralement, la parenté réelle de la pierre et de la fleur : il chante leurs communes si faible déformabilité, si réduite mobilité, si lente réactivité. Il retrouve l'opportuniste variabilité des plantes dans les pierres mêmes (« *le caillou vient de la cascade* », la pierre s'est décrochée « *de l'ordre*

de la falaise », ou bien « libérés de son aporie », elle vient former « la table de tous les possibles ». Il se penche sur l'odeur des pierres – bien réelle, même s'il n'y a certes pour elle aucun pollinisateur à séduire ! – senteur du temps, teneur d'un passé, fragrances d'anciennes strates, fumet d'une sous-jacente histoire. Ainsi :

« L'odeur des pierres est sans doute la source ombellifère d'un ancien bassin souterrain ».

Même si, bien sûr, cette odeur n'existe que pour l'être (l'homme) qui peut saisir et comptabiliser les temps respectifs du minéral et de la plante, expérience dont un poète se fait le scribe :

« En immersion sous la pierre le levain olfactif que pèse un encrier »

La question qu'entend poser l'auteur est radicale ; et elle interroge le passage général de l'inerte au vivant. Elle veut noter et longer, ni plus ni moins, « les rives incertaines où l'inanimé prend goût à la vie ». Et c'est en poète, non en philosophe ou savant (par concepts emboîtés ou fonctions réglées), qu'il veut formuler cette idée de la vie qui a un jour séduit (localement) l'inerte. En poète, revient à : évoquer les images des forces, articuler les signes de présence, célébrer des correspondances. Mais c'est comme de l'intérieur des choses qu'Henri Rodier paraît suivre leur effort de vitalisation, sur les milliards d'années qu'il faut à la pierre pour accomplir son « attente » de vivre. Car le grain de sable doit se vider (infiniment lentement) de lui-même pour devenir bulle et comme cavité de gaze ; la bulle doit cuirasser son pourtour et noyauter sa formule d'elle-même ; à l'être ainsi formé reste de faire monde pour lui-même, de briser la loi (inerte) du silence pour pouvoir s'entendre un jour travailler, de « configurer » les symétries et rythmes de son action sur soi. Ainsi advient peut-être le premier « pouls picrreux » de la chose. Ainsi la « plume » descendra-t-elle enfin du « galet ».

Cette Iliade vivante de l'inerte (y a-t-il plus décisive expédition que la conquête d'un premier métabolisme ?) se double et se nourrit d'une parallèle Odyssée de l'esprit (car l'esprit, lui, revient, à mesure, à la vie sans parole ni miroir qui fut d'abord la sienne).

Henri Rodier donne à cet effort d'organisation des substances un facile prétexte, un ressort intime, une étrange finalité, une suite imprévue.

Un facile prétexte : car tout mouvement du monde « est de nature à prendre le large ».

Un ressort intime : « *Parfois la pierre mesure toute l'étendue d'un feuillage/Elle ne sait plus d'où lui vient son fardeau/Elle est si malheureuse/Elle voudrait refaire le monde/En sept jours comme la première fois/En partant de l'herbe/Et de la coccinelle ...* »

Une étrange finalité : « *Les fleurs ont été envoiées par les pierres/Pour sonder l'écorce fragile de l'univers/Et si le monde n'existait pas/il y aurait encore des pierres/Afin qu'un jour elles puissent enfanter des fleurs/Et des fleurs aussi pour troubler l'équilibre/D'une souveraineté sans miracle/n'ayant jamais connu/L'aubépine ni la blancheur nuptiale d'un pré* ».

Une suite imprévue : « *Depuis l'émulsion de la fleur la pierre meurt alors qu'elle est sans vie* »

Et ce n'est jamais à la loupe glacée qu'Henri Rodier inspecte, - ni au porte-voix d'émeutier qu'il commente !... - ces aventures de la forme : il repère et chante sobrement les gradients d'intensité, les sas d'influence, les échos d'épicentres, tous les plis, veines, fibres, bifurcations, fils par quoi, universellement, les êtres nourrissent leurs conditions et abritent leur croissance.

Dans d'étonnantes formules :

« *Naître est la condition nécessaire pour que l'invisible prenne la forme* »

extensible d'une nervure au bas du dos »

ou « *Les plumes sont des pétales de lune que les courants migratoires entraînent vers les régions cutanées »*

ou : l'enchâssement dans une pierre de la fleur seul « *lui donnera la stature d'un filament »*

Et cet autre passage, plus complexe et tourmenté encore, mais admirable :

« Comment traverser l'intimité d'une étamine/Sentir la résistance à l'air d'une ombelle/Le force faible d'un pubis/L'éredon de plumes qu'à peine ébahi un prépuce/Découvre/Lorsque faisant le tour d'un autre univers que le sien/Il s'enroule de tapis/Au roulis incertain/De toupies/Tournant plus vite qu'un virage/Dans le tourbillon intouchable d'un fil ».

Il y a toujours, chez cet auteur, une admirable profusion d'images ; comme celle-ci, plus théâtrale et fine que la chute d'une goutte d'encre de Chine dans une baignoire de lait :

« A l'entrée d'une grotte les babouches invisibles d'un gnome sont reconnaissables au rubis ».

ou cette autre, plus dérangement et forte qu'un aigle roux jeté dans l'hélice géante d'un nuage d'étourneaux :

« Les sexes sont reliés aux décors par la nervure des astres »

Mais la pierre et la fleur restent seules, - en une « *floraison de cailloux* », comptables, tout au long du recueil, de « *l'origine immuable de l'ineffable altérité* ».

Si bien qu'à la fin, on sait seulement qu'avec ce chant « *quand la pierre se vide la fleur jaillit du ravin* ». Ou, comme le ramasse l'avant-dernière page, « *voici l'inerte au bras de l'éclosion* ». Il y a chez ce poète une rare prescience de la vie des formes et une aride attention au mystère qui secouent, qui bouleversent, qui n'instruisent formidablement que de justesse - exactement comme le ferait, dit-il extraordinairement, une « *perte des eaux* ».

Et puisque « *tout dans la pierre est déjà pardonné* », on peut laisser
l'auteur synthétiser ainsi son chant :

« Elle est besoin de rien

Depuis la première collision la fleur a forcé le passage

Défié la loi de l'éboulis

L'effondrement de l'éternelle attente

Le temps qu'il a jailli

Cette attente la fleur à force de volupté

En a creusé le conduit »

J'aime cet auteur qui ne rêve pas pour rien, puisqu'il voit pour
nous.

Economie du peu d'Henri Rodier

par CHRISTOPHE CORP

*A l'Occitanie, terre d'Aubrac et de Quercy,
ceux invétérés du parcimonieux...*

« Le problème n'est plus que les gens s'expriment, mais de leur ménager des vacuoles de solitude et de silence à partir desquelles ils auraient enfin quelque chose à dire. Les forces de répression n'empêchent pas les gens de s'exprimer, elles les forcent au contraire à s'exprimer. Douceur de n'avoir rien à dire, puisque c'est la condition pour que se forme quelque chose de rare ou de raréfié qui mériterait un peu d'être dit »

Gilles Deleuze, Pourparlers.

L'économiste du peu est un artiste à sensation, qui dégage presque aussi vite que son ombre, vise le réel pour mieux l'épingler.

Le poète Henri Rodier est passé maître en l'art de l'aphorisme : son *Economie du peu* édité aux éditions Clapas est de ces petits livres que l'on garde près de soi et qui constitue un élixir du mieux vivre dans le paysage saturé de notre vie de surconsommation ampoulée, prolixe et dégoulinante de mots verbeux.

Sorte de gouvernail guidant le navire vers l'antre fulgurant des lucidités, un distique ouvre le sillage poétique : « Les mots n'ont pas grand-chose à voir / Si ça continue ils n'auront plus rien à dire ». A bien y regarder, ce distique se situe même à l'hémistiche du recueil, pour garder le nord sur le presque plus rien à dire et le pas grand-chose à voir, qui fondent le presque rien de l'économie créatrice,

sorte de quintessence présidée par le Vide de la vue et du dire. Et le poète de renchérir ailleurs : « Ne forcez pas le poème à dire des choses / Vous le torturez » comme si la poésie se faisant, réfléchissait sur elle-même ce faisant.

Le poète y revendique même par le jeu de l'implicite une sorte de feu, de crémation inhérente à toute création, les deux vers cités étant précédés de « Tant que tu jetteras / Des cigarettes sur la plage / Il y aura des feux de forêt ». Le feu qui prend est celui de l'absurde qui préside l'acte à poésie, un absurde qui fait sens dans le paradoxe de sa naissance sur la « plage » qui semble dire la page en filigrane de ce jeu subtil. Sur le fil aigu de l'étincelle du peu, le poète aiguise sa vue, la nôtre sur les choses du vivre. « Les mots que l'on déplie / s'enflamment à la moindre étincelle ».

L'économie du peu se fonde sur une dialectique du petit et du grand, sorte de mise en abyme de l'art de l'aphorisme lui-même : « Ce qui est petit passe partout / Même dans ce qui est grand / Le contraire est vrai / A condition de se faire petit ». Le vecteur du petit est ici préféré car il contient tout à la fois le grand et le vrai, comme un art de la miniature qui, en son chas d'aiguille, contiendrait le chameau et tout l'univers du sens, tel un microcosme contenant le macrocosme. Le texte devient aussi le lieu d'un manifeste de l'infiniment petit : « Si le poème fait plus de trois lignes / Il a toutes les chances de se perdre de vue ». Le tout petit coïncide ailleurs avec une nécessaire légèreté fondatrice du peu : « Plus libre que l'air / L'air léger / Plus léger que l'air / L'air de rien », qui récuse l'excès de poids, pouvant s'avérer une prolixité inféconde : « Ne pas trop parler des choses légères / Elles risqueraient de prendre du poids ».

La liberté devient partout la vertu de ce dire aérien : « La chute est libre / A condition de tomber léger », comme si le vent de l'exis-

tence était soudain enchâssé en ce bijou poétique, l'aphorisme, adepte de la nudité (« Quand une femme est nue un rien l'habille ») et jamais dénué d'humour : « Si le vent s'apaise / Fais-toi léger / Si le vent s'amuse / Gratte-lui les pieds ».

Dans cette économie de la finance poétique, la parcimonie verbale y est vertu, celle de durer dans l'or de la conscience et de résister mieux au temps qui passe, que ne le feraient le cuivre, le bronze ou l'argent des mots communs, appelés à disparaître et à voir leur valeur dévaluée par l'inflation du dire.

Aussi, par les temps qui courent - trop souvent superfétatoires - pour se guérir du mal à dire verbeux qui partout prévaut bien souvent, quoi de plus vertueux que ce petit livre gracieux, facétieux et plein de sagesse en si peu !